



SERGEI ISAKOV
UN JARDIN EN HIVER

ISABELLE TAUREL
NI D'ICI NI D'AILLEURS

10.01.13 – 16.02.13

CETTE DOUBLE EXPOSITION S'ARTICULE AUTOUR DES TRAVAUX RÉCENTS D'ISABELLE TAUREL ET DE SERGEI ISAKOV.

SOUS LE TITRE GÉNÉRIQUE *NI D'ICI NI D'AILLEURS*, ISABELLE TAUREL SUIT LE FIL DU PAYSAGE DE L'EXIL, AVEC LES SÉRIES *EXIL ZINC*, *ANTHROPOS*, *PAR-ÊTRE* ET *COMMENT DIRE*.

SERGEI ISAKOV AVEC *UN JARDIN EN HIVER* AIGUISE ET RENFORCE SA VISION PERSONNELLE ET INTEMPORELLE DU PAYSAGE BLANC.

EN 2011 SERGEI ISAKOV A INVITÉ ISABELLE TAUREL A PARTAGER LE THÈME DU BLANC, CE QUI FAIT DIRE À MARTINE LERUDE : « YAT-IL EU DIALOGUE ENTRE LE PHOTOGRAPHE ET LE PEINTRE ? OU BIEN EST-CE UNE FICTION SUSCITÉE PAR LA RENCONTRE D'UNE MÊME RADICALITÉ DANS LE TRAVAIL DE L'UN ET DE L'AUTRE ? »



GALERIE

LWS

Isabelle Taourel, *ni d'ici ni d'ailleurs*



Isabelle Taourel, *sans-titre, vue partielle, série exil zinc, huile sur zinc*

Libre comme la tempête

Isabelle Taourel est repartie sur les chemins de l'exil...

D'abord, il y a l'immensité, le ciel et la mer confondus. Un horizon de nulle part, gris sur gris. Où aller, sinon tout droit, là-bas, vers une liberté sans cesse inaccessible ?

En barques de fortune, en avions cabossés, les voilà enfin, ces hommes qui ont tout quitté pour des terres promises. Nos semblables, nos frères. Comme ils nous ressemblent !

« Je ne suis pas que moi », dit, à cet instant, Isabelle Taourel, pour marquer l'événement. Et elle ajoute, incrédule : « Pourquoi regarde-t-on l'autre comme un étranger ? Pourquoi n'y-a-t-il pas une parcelle de nous qui dise que nous sommes, nous aussi, des étrangers ? »

Les voilà, et ils se présentent. Photos de non-identité. Eclipse totale de visages. Qui sont ces hommes dont on ne sait rien, dont on ne veut rien savoir ? Quatre clichés pour une ombre, et puis s'en va.

- Papiers ?
- Sans...
- Disparaissez !

Noir des photos-matons. Etrangers sous X. Refus de voir. Refus de comprendre.

« Je ne suis pas que moi ». Isabelle Taourel fait irradier les noirs, tous les noirs du monde, en une multitude de teintes. « Qui d'autre que moi dira l'autre ? »

Sur des petites plaques de zinc, la mer, encore. Linceul des vagues blanches. L'écume des nuits, un soir d'exil. Les Chants de Maldoror : « Vieil océan, tu es le symbole de l'identité... » Et puis, plus loin : « Libre comme la tempête, il est venu échouer, un jour, sur les plages indomptables de sa terrible volonté. Il ne craint rien, si ce n'est lui-même ! ».

Soudain, l'homme apparaît. Une fois, deux fois, trois fois. Noir, tout d'abord. Avant de s'habiller. Visage caché, visage enfoui, de peur d'être reconnu, c'est le vêtement qui vit. Pas besoin de dire qui l'on est, le vêtement parle pour soi. Habits de fête, couleurs, la vie qui revient. Espoir...

Un jour, pourtant, il faudra repartir. Retourner dans le désert, de gré ou de force, revoir les cailloux, retrouver ces dernières traces de vie éparses sur le sol. L'homme qui n'est pas que lui. L'autrémont, encore : « L'homme et moi, claquemuré dans les limites de notre intelligence (...) nous nous écartons, avec le tremblement de la haine, en prenant deux routes opposées, comme si nous nous étions réciproquement blessés avec la pointe d'une dague (...) moi, seul, contre l'humanité. »

Like a rolling stone...

Franchis les déserts, les plaines immenses et désolées. Place au grand vent, aux autres rives. De l'autre côté de la mer. Changement de point de vue. Notre histoire est leur histoire ; leur histoire est nôtre. Question d'altérité.

Et si nous regardions ces hommes qui viennent à nous ?

Franck Nouchi

BLANC ET BLANC

LA PEINTURE D'ISABELLE TAUREL SEMBLE RÉPONDRE AU BLANC ARIDE ET INFINI, QUI CLÔT LA SÉRIE DES PHOTOGRAPHIES DE SERGEI ISAKOV, PAR L'ÉPAISSEUR ET LE MOUVEMENT D'UN BLANC HABITÉ PAR LA LUMIÈRE ; LA LUMIÈRE MOUVANTE, INSAISSABLE, QUI NOUS SAISIT POUTANT, ET NOUS ENTRAINE DANS SON PROPRE JEU.

BLANC DONT LES VAGUES ÉVEILLENT UNE SUITE D'IMAGES FUGITIVES, ANACHRONIQUES ET SECRÈTES.

BLANC, SOUDAIN DEvenu INTIME, QUI OUVRE LA MÉMOIRE. - JE SUIS ENVAHIE DU SOUVENIR DE CETTE LUMIÈRE D'HIVER, RADICALE, QUI BLANCHISSAIT LES LACS GELÉS DE BERLIN ET FAISAIT SURGIR LA VIOLENCE INATTENDUE D'UN BLANC BRILLANT DE MILLE COULEURS -.

BLANC VIVANT DE SON MOUVEMENT INTERNE, DE LA LUMIÈRE QU'IL ENGENDRE, DE L'ATTENTE QU'IL SUSCITE : UNE JOIE IMMATÉRIELLE VENUE DE TRÈS LOIN, DE TOUTES LES TOILES VUES ET OUBLIÉES, ET DE CELLES DONT L'IMAGE S'IMPOSE PRÉCISE, INTACTE.

BLANC FONDATEUR TRANSPORTANT AVEC LUI TOUTE L'HISTOIRE DE LA PEINTURE.

MÉLODIE ANCIENNE DU BLANC BLANC BLANC BELLE ROSE OU ENCORE ABSTRACTION LYRIQUE QUI PROMET LA COULEUR À VENIR.

Martine Lerude



Isabelle Taourel, *série Paysage blanc, tmsp*

Isabelle Taourel est née en 1960.

Après des études universitaires, elle s'initie aux techniques de la patine et de la fresque murale. Depuis 1995 Isabelle Taourel se consacre à la peinture et à la gravure. Sa série *Paysage de l'exil* a fait l'objet d'une exposition à la galerie LWS en 2010.

Sergei Isakov, un jardin en hiver



Sergei Isakov, sans titre, 2010, tirage argentique

Pour sa deuxième exposition personnelle à la galerie LWS, cet ensemble d'œuvres intitulé *Un jardin en hiver* constitue, pour Sergei Isakov, « une tentative de s'éloigner encore de la réalité quotidienne, concrète et immobile, pour approcher ce qui figure l'essence et la spontanéité de l'existence ».

Par l'observation et l'attention donnée aux mouvements infimes et aux sujets anodins, le photographe capture l'apparemment ordinaire qui, pour l'espace d'un instant – à travers une lumière, un angle ou un hasard – revêt la dimension irréaliste propice à ressusciter un sentiment ou un souvenir enfoui, oublié ou rêvé. Dans un langage ancestral, quasi-poétique, la réactivation d'empreintes sensibles ouvre la porte au sortilège proustien de la réminiscence, à un univers enchanté, onirique, un jardin imaginaire. Conscient que la réalité intime se dévoile quand l'inattendu surgit dans l'habituel, dans l'ordinaire, Sergei Isakov ne cherche pas à impressionner le spectateur par la force d'un sujet. Il se défait de l'argumentation et de l'illustration – pourtant propres à la photographie – pour chercher les émotions enfouies dans ce qu'on ne peut analyser : le charme d'une berge dans la brume, le dernier souffle d'une maison juste avant qu'elle ne tombe. Messagères des pressentiments, des apparitions et des évocations, les images créent des « mondes » de fiction, d'imagination et dessinent une nouvelle plaque sensible entre l'œil et l'âme. Cette recherche d'un autre niveau de réalité rappelle peut-être la démarche du cinéaste Andreï Tarkovsky, source d'inspiration essentielle pour l'artiste, qui créait lui-même les décors de ses films afin qu'ils correspondent au mieux à sa vision.

Le désir de Sergei Isakov de saisir la spontanéité, de la transmettre sans aucune trace d'intervention de l'homme détermine ses choix techniques et créatifs. Il utilise exclusivement sa chambre photographique (8x10 pouces) en lumière naturelle, privilégie une réflexion intense menant à un travail précis de prise de vue et fait le choix déterminant d'un tirage par contact – technique d'impression de contact direct entre le film et le papier photosensible, sans intervention d'un agrandisseur. Il faut voir s'effacer la structure au profit du sensible, dit-il, construire le sens sur le rythme interne à la composition, sur le contraste des noirs et blancs, qui laissent apparaître le développement d'une vie à l'intérieur de l'image.

« DANS UNE ATMOSPHÈRE DE "NUIT POLAIRE", L'ENSEMBLE SUSCITAIT UNE SENSATION INOUBLIABLE, PRESQUE VISIBLE DES LABEURS DE LA RÉALITÉ LOCALE ; SI DIFFÉRENTE DE L'ESTHÉTIQUE ANGÉLIQUE DE LA BLANCHEUR NIVALE. J'AI SENTI SANS AUCUN DOUTE QUE SERGEI ÉTAIT UN ARTISTE À LA SENSIBILITÉ RARE. [...] LAISSEZ SES PHOTOGRAPHIES MINIMALISTES, TERRIBLEMENT BELLES, PRISES DANS L'ENFER BLANC DU NÉANT POLAIRE VOUS RACONTER LE RESTE. »

BOGDAN KONOPKA, IN FOTOGRAFIA MAGAZINE N°38, MAI 2012.



Sergei Isakov, sans titre, 2010, tirage argentique

Sergei Isakov est né en 1974 dans l'Oural, en Sibérie occidentale. Il est l'une des figures majeures de la photographie russe. Fruit de l'influence des formes constructivistes sobres et libérées de tout propos, son œuvre s'ancre dans le silence et la force évocatrice de l'image. En janvier 2010, une exposition présentait à Paris, les photographies de sa série *Les Routes blanches*. En juin 2011, sa première exposition personnelle en France, *Vorkouta, nuit polaire*, a réuni un ensemble fascinant de vues d'une ville fantomatique où les lignes, les formes et les lumières redessinaient son histoire, dans une réalité biaisée.